

L'ETHNOHISTOIRE, UNE METHODE DE RECHERCHE POUR LES SOCIÉTÉS.

30.6.87 A TRADITION ORALE : L'EXEMPLE DES AMÉRINDIENS DE GUYANE.

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 21273

Cote 13

Contrairement à un préjugé couramment répandu, il est possible, par l'ethnohistoire, de reconstituer le passé des populations dites sans écriture et qu'il est préférable de qualifier de civilisations à tradition orale.

L'ethnohistoire, si l'on se réfère à une définition minimale telle que la proposent POIRIER et DESCHAMPS (Ethnologie générale, 1958, p. 1436) a pour but de "décrire les civilisations traditionnelles et, pour la part où celles ont disparu, s'efforcer de les reconstituer et d'exprimer les civilisations actuelles et le processus de leur changement.

Disons que faire de l'ethnohistoire, c'est utiliser les méthodes d'une science, l'ethnologie, pour aboutir aux résultats d'une autre, l'histoire. Ce qui sépare le plus d'ethnohistorien de l'historien, c'est le fait que le premier amorce nécessairement sa recherche à partir d'hommes vivants, à partir du présent, tandis que le second voit sa recherche toute inscrite dans les témoignages laissés par le passé.

Si l'on applique la définition des deux auteurs au cas concret des Amérindiens de Guyane, on postule le fait que ces civilisations sont certes reliées à leur passé par un savoir continu transmis oralement, mais aussi qu'elles ne sont point fixes : en effet, elles ont changé et continuent de changer, non seulement au contact de la civilisation occidentale, mais aussi, et c'est là un facteur trop peu souvent mis en avant, au contact les unes des autres. Ces changements ne doivent pas être a priori perçus comme une décadence, ce qui correspond à un jugement de valeur et non à une démarche analytique.

Dès lors que l'impératif principal est la survie des hommes, le chemin qu'ils choisissent (atomisation ou regroupement, isolement ou alliance stratégique, changement de mode de subsistance) ne peut être envisagé que du point de vue d'un gain pour la société qui était condamnée à mourir. Par contre; dès lors que des hommes, ne recherchent plus de solutions, s'en remettent à d'autres pour leur survie, ils renoncent du même coup à faire perdurer leur société. Ce sont tous ces aspects fondamentaux de l'évolution des sociétés humaines qui constituent donc le champ d'action de l'ethnohistorien.

5 M
B21273

Dans le cadre de la Guyane, est-il possible de satisfaire aux exigences théoriques ainsi définies ? Quel matériau possédons-nous ? Quelles méthodes critiques pouvons-nous employer pour traiter ce matériau ?

1) LES SOURCES ECRITES

1) Nature des sources écrites

La Guyane française, au regard des archives, n'est pas une région des plus défavorisées. Le continuum de l'administration française depuis le XVII^e siècle avec son archivage méthodique et sa politique centraliste est sans doute un facteur déterminant qui a abouti à une excellente conservation des correspondances, rapports et mémoires à caractère officiel. Quant aux ouvrages édités leur survivance a été plus hasardeuse et cette fois-ci liée à leur succès.

Un autre atout de l'historien de la Guyane est l'inventaire par les archivistes-paléographes BOUGARD-CORDIER, SAROTTE, BASSEREAU et TAILLEMITE, des Archives Coloniales, concernant la Guyane. Ces spécialistes ont dépouillé, trié et résumé en trois volumes parus en 1952, 1953 et 1956 (réédition en 2 volumes, 1979) l'ensemble de la correspondance officielle écrite entre 1651 et 1822, contenue dans les registres de la série C¹⁴. Ce travail est plus largement complété par un Catalogue des Documents concernant la Guyane française conservés à la Bibliothèque Nationale suivi du Dépouillement des Notes et Documents concernant la Guyane réunis par Artur, médecin du Roi à Cayenne, paru en 1952 et écrit par les mêmes auteurs. Enfin le Bibliographie de la Guyane française (1957) par HURAUULT, SABAN et ABONNENC nous donne un panorama général des ouvrages et articles publiés sur ce pays. Nous ne disposons malheureusement pas de travaux identiques du côté brésilien. Une exploration des archives portugaises serait sans doute de son côté très productive.

On peut diviser l'histoire des Amérindiens de Guyane en périodes, conditionnée par la nature du contact avec le monde occidental :

- du XVI^e siècle au milieu du XVII^e siècle : des conflits entre Amérindiens à l'installation durable des Européens.

- 1650 - 1790 : de la colonisation à l'assistance.

- de 1790 à 1930 : l'oubli.

Ce cadre chronologique a l'avantage d'ordonner les archives selon les

orientations politiques majeures de la France à l'égard des populations indigènes.

Du XVI^e au milieu du XVII^e siècle (occupation définitive de Cayenne en 1664), nous ne possédons de sources écrites que sur la zone côtière, la pénétration tardive du pays (deuxième moitié du XVII^e siècle) venant en effet gréver les chances de connaître une situation purement pré-européenne. Les sources sont d'origine très variées, hollandaises, anglaises, et françaises principalement. Récits de découvreurs plus que correspondances, elles présentent obligatoirement un intérêt descriptif réel. Les principaux auteurs de cette époque sont MOQUET, HARCOURT, RALEICH et BIET.

De 1650 à 1790 l'essentiel de notre documentation est constituée par la correspondance entre les fonctionnaires royaux et les ministres compétents. A quelques dizaines d'exceptions près sur des centaines de documents, ce type de sources est plus utile pour l'histoire de la colonisation que pour celle des Indiens. S'il fallait mesurer au poids de correspondance l'intérêt porté par les gouverneurs aux Amérindiens, il est bien évident qu'il serait très faible.

L'installation tardive de colonies permanentes à Cayenne fit entrer d'emblée la Guyane dans l'ère de l'économie de plantation. Or, dans les faits, la Guyane ne fut jamais, et ce jusqu'à l'abolition de l'esclavage, un joyau de la couronne à l'instar des Antilles. L'Histoire blanche s'y partagera entre des rêves dorés et une vie quotidienne sordide se consumant dans une survie inadaptée au milieu. C'est à des thèmes tels que ravitaillement, conquêtes de terres, ouvertures de routes, découvertes de minéraux précieux, querelles entre fonctionnaires que se consacraient donc au fil des ans ces lettres et rapports. Il faut cependant nuancer : soit parce que les Amérindiens (surtout ceux de la côte) étaient des pions dans le jeu impérialiste pour la possession du Contesté qui deviendra plus tard l'Amapa, soit parce qu'ils représentaient une composante alors importante du peuplement, une partie de la correspondance leur fut consacrée. Ces préoccupations apparaissent nettement sous le gouvernement du Marquis de FEROLLES (1684 - 1705). Les récits de voyage, comme avant 1650, présentent un intérêt descriptif ; ils sont malheureusement limités aux écrits des pères GRILLET et BECHAMEL, GOUPIL des MARETS et du Père CHRETIEN. Les premiers en particulier sont essentiels car ils lèvent, pour la première fois le voile sur la géographie humaine de la haute Guyane. Malheureusement la plupart de ces documents s'avèrent en général trop secs et trop entachés d'ethnocentrisme, voire de merveilleux, pour rendre la réalité.

Après 1720, les mentalités changent peu à peu, bien que, pour l'essentiel, la nature de la documentation reste la même. C'est la période des Missions Jésuites et leurs espoirs de colonisation à partir des Amérindiens. C'est aussi l'hégémonie de la famille d'ORVILLIERS qui, pendant 63 ans, de 1700 à 1763, va progressivement dominer le gouvernement de la Guyane. Il semble que la sympathie personnelle des d'ORVILLIERS pour les Amérindiens ait été à la base d'une politique de protection. Au niveau des archives les rapports deviennent plus nombreux et plus précis et ce n'est vraiment qu'à partir de 1720 que nous avons une connaissance suivie de l'intérieur du pays. La naissance de l'esprit philosophique n'est sans doute pas étrangère à ce mouvement général : déjà présent dans l'ouvrage de BARRERE (1743), il fleurit dans l'Histoire Naturelle des plantes de la Guyane Française d'AUBLET (1775) pour atteindre son apogée dans les mémoires de MALOJET (1778) par une prise de position contre l'assimilation des Amérindiens.

Dans le troisième période (1790-1930), la Guyane devient, politiquement, une colonie de seconde importance. Les documents y sont pourtant plus nombreux (pour des raisons évidentes de conservation), la part des ouvrages édités devenant aussi importante que celle des archives. Malheureusement cette prolifique littérature ne nous apprend guère plus sur les Amérindiens. En effet, l'esprit du temps ne changea guère le fond des documents, sinon qu'il imposa l'image de l'éternel sauvage, introduisant l'idée de fixisme culturel : les écrits de cette période ne reculent d'ailleurs pas devant la contradiction, puisque l'on y parle avec autant d'aisance de dégénérescence culturelle.

Néanmoins, cette période apporte de plus en plus de données précises tant dans les domaines des sciences naturelles que de la cartographie ou de l'ethnographie et on peut, à partir de celles-ci, dégagées de leur gangue de préjugés, travailler de façon plus analytique.

C'est ainsi qu'en Guyane comme ailleurs, le XIX^e siècle se termine avec l'apogée des grands voyageurs explorateurs dont CREVAUX en 1878 et COUDREAU entre 1889 et 1891, esprits assez indépendants pour se préoccuper plus d'observer ce qu'ils voyaient que de planter le drapeau français là où ils passaient, furent des représentants typiques.

Après 1890, le sud de la Guyane ainsi que le nord-ouest de l'Amapa, ne furent pratiquement plus visités et ce à une période où l'ethnographie moderne naissait.

2) Traitement des sources écrites.

Cette brève analyse diachronique des sources, si elle permet de sentir les qualités diverses des documents dans le contexte de leur temps, n'exclut pas que l'ethnohistorien se trouve confronté à un certain nombre de problèmes identiques, qu'il s'agisse d'un document de cinquante ans, ou d'un autre de trois cents ans :

Il faut connaître la date du document et son auteur ; il faut dater les faits exposés dans les documents ; il faut déterminer la nature et l'origine des observations (il peut s'agir soit d'un rapport sur les paroles directes d'un observateur européen, plus rarement indigène, soit d'un rapport sur des ouï-dire déjà anciens, soit d'une observation directe, type "notes de voyage") et enfin il faut isoler les données ethnographiques, géographiques, historiques, numériques et linguistiques pertinentes ... et là, l'ethnohistorien est, faute de recoupements possibles, souvent livré à la sincérité et à la valeur des auteurs.

a) Les données ethnographiques concernant la civilisation matérielle ne sont recevables que dans la mesure où elles sont des observations directes, les interprétations possibles des écrits étant tellement variées qu'on doit se limiter à des hypothèses dans le domaine de l'organisation sociale et de la pensée religieuse. Cet exercice est de toute façon limité car, si les données sur les techniques de subsistance, la parure ... sont abondantes, celles sur l'organisation sociale sont presque nulles, sauf chez le Père CHRETIEN (1715) et COUDREAU (1893). Pour ces deux auteurs, leur connaissance des langues amérindiennes explique leur intérêt à défaut de leur compréhension.

b) Les données cartographiques peuvent, avec certaines précautions, fournir de par leur sécheresse même des données dépourvues de subjectivité.

Les problèmes posés par la cartographie résident surtout au niveau de la qualité des relevés topographiques, du report sur carte des renseignements contenus dans les documents et, dans une moindre mesure, du changement d'échelle. Ce dernier cas est par exemple à l'origine de la célèbre erreur des Tumuc Humac, montagne du Vénézuéla dont le nom, à grande échelle, fut orthographié comme si elle allait du Vénézuéla à la Guyane (HURAUULT, 1957). Un piège plus grand est tendu par les cartes résultant d'une compilation de cabinet à partir de documents, ou pluridatés, ou anciens : l'Atlas Général Larousse (1959) ne publiait-il pas, concernant la Guyane, des renseignements datant de 1890 ?

Au delà de ces inconvénients, il est possible d'isoler une série de cartes originales qui, confrontées aux cartes contemporaines, permettent d'effectuer des localisations avec un minimum d'erreurs, sans compter l'apport toponymique qui sera évoqué plus avant.

c) Les données historiques sont d'un intérêt extrêmement variable. Elles sont précieuses pour l'histoire des contacts avec le monde occidental, cependant elles ne livrent que la vision d'une moitié des acteurs. Elles sont en revanche très décevantes en ce qui concerne les mouvements internes ou inter-tribaux de la vie politique des Amérindiens, le concept d'uniformité culturelle apparente grevant les observations comparatives. En dehors de deux ou trois documents exceptionnels, tout s'ordonne comme si les sociétés indigènes ne vivaient pas, hors du contact avec les blancs : monotonie, enlèvement, vie végétative, désespérance ... On assiste en quelque sorte à la fabrication de toutes pièces par les Européens des sociétés sans Histoire.

d) Les données démographiques sont abondantes, parfois d'une précision qui demande une grande prudence. Un exemple éclaire bien ce problème : on possède des chiffres précis sur le peuplement des Missions Jésuites du XVIII^e siècle, tant sur la côte que sur l'Oyapock. Or, dans l'énumération donnée, rien n'est dit (pour des raisons politiques et religieuses évidentes) sur les groupes réfractaires de Galibi ou Aramiso, alors que de nombreuses allusions des documents écrits, ainsi que les traditions orales actuelles prouvent l'existence de ces groupes non "réduits".

Le problème de l'utilisation des données numériques est donc l'inverse de celui des autres données : ici on scrute désespérément les lignes, là on doit résister à la tentation de se laisser aller à des interprétations offertes, même si les chiffres sont pour une grande part, révélateurs, particulièrement de l'état sanitaire catastrophique qui régnait sur les Missions.

e) Les données linguistiques sont au contraire, maigres. Les grammaires et les vocabulaires destinés à l'usage interne des Missions ont rarement été conservés. De plus, l'intérêt porté par les premiers Missionnaires à l'ensemble des langues s'est atténué lorsqu'ils s'aperçurent que le Galibi était bien connu dans toute la région ; ils concentrèrent alors leurs efforts sur cette dernière langue et parvinrent plus ou moins à l'imposer comme "langue générale". Plus intéressantes sont les cartes détaillées : certaines sont excellentes et reproduisent un grand nombre de toponymes, nous donnant des indices très précieux sur les langues parlées sur

telle et telle rivière.

En définitive, la valeur des diverses données livrées par les textes n'est déterminable qu'après confrontation avec les traditions orales existantes.

II) SOURCES ORALES

Il semble impossible d'aborder une recherche sur le passé des Amérindiens en escamotant leurs traditions orales. Ce qui est une évidence ne l'a pas toujours été pour tout le monde, et ce pour diverses raisons :

- Les idéologies dominantes faisaient des Amérindiens des êtres charmants, mais sans curiosité ni persévérance. (HURAUULT, 1972, pp. 202-206). Dès lors, l'ensemble de leurs propos étaient tenus pour pittoresques, sans plus.
- Le fait que les Amérindiens aient un mode de repérage dans le temps qui ne ressemble en rien à la manière occidentale de dater, fut toujours perçu par les Occidentaux comme une irrémédiable impossibilité à concevoir l'Histoire.
- Enfin, l'incompréhension générale des langues vernaculaires faisait des Amérindiens des êtres "muets".

Or, les observations de terrain montrent l'inverse : le discours historique en tant que réflexion politique sur la société existe chez les Amérindiens (Palikur, Galibi, Wayana, Emerillon et Wayapi). De plus, la combinaison des connaissances généalogiques (réelles ou mythiques) des récits héroïques ou guerriers, des toponymies historiques sont autant de points de repère qui permettent de compenser une datation défailante.

1) Valeur ethnohistorique des traditions orales

Il ne faut certes pas sous estimer les pièges tendus par les traditions orales, tels que tassement du temps, ou manipulation des événements pour favoriser tel groupe, tel village ou tel personnage. Mais comment connaître "comportement, motivation, destin" (HURAUULT, 1972, p. 17) des Amérindiens, autrement qu'en les écoutant. HURAUULT, dans son minutieux ouvrage Français et Indiens de Guyane n'a-t-il pas, en dépit d'une critique permanente des sources, été parfois abusé, en sens inverse, par la vision des colonisateurs ? L'écriture est une technique merveilleuse, encore son contenu doit-il avoir une valeur. Un exemple, mieux qu'une longue discussion, éclaire bien ce problème : COUDREAU (1893), le premier qui ten-

te une synthèse de l'Histoire des populations indigènes, parle de la façon suivante des guerres wayapi : "Vers 1800, ils s'avancèrent jusqu'au Rouapir et aux sources de l'Oyapock. Ils engagèrent alors une guerre sans trêve avec leurs ennemis les Roucouyennes, guerre qui dura près de trente ans, de 1800 à 1830 environ" ("Chez nos Indiens", 1893, P 279).

Que nous fournit une telle citation ? Trois dates approximatives ; le nom des antagonistes ; les lieux de la guerre. Mais elle ne répond pas aux questions du genre : pourquoi la guerre ? combien d'hommes, de villages en guerre ? comment faisait-on la guerre ? Certes, COUDREAU dit "sans trêve" ; mais n'est-ce pas là une clause de style bien passe-partout ?

A l'opposé, lorsque les Wayapi actuels chantent :

"Étions-nous tellement forts, nous les buveurs de sang, nous les buveurs de sang ?
réduits que nous étions à manger les reliefs des acouchis,
réduits que nous étions".

Nous n'avons pas de date, nous n'avons même pas le nom des antagonistes, mais le "sans trêve" de COUDREAU est remplacé par d'autres informations autrement plus pertinentes :

- une information linguistique : la projection du présent sur le passé, rendue par une forme verbale interrogative ;
- une information d'ordre rituel : les Wayapi buvaient le sang de leurs ennemis ;
- une information à valeur sociologique : la guerre annihilait toute vie sociale régulière, au point, semble-t-il, de ne plus faire d'abattis.

Certes, dira-t-on, les Wayapi actuels subliment leur passé n'en retenant que l'aspect terrible ou glorieux ? Mais l'Histoire, avant d'être une critique, donc une science, est pour les peuples, l'idée qu'ils se font de leur passé. Et même si l'on tient compte du fait que les Wayapi affabulent, mieux vaut pour le chercheur cette affabulation directe sur des faits vécus par l'ethnie que des jugements indirectes portés par des étrangers sur des faits incompris ou déjà lointains.

2) Connaissance des traditions orales historiques.

Dans la mesure où les documents anciens relatent de temps à autre les paroles d'un Amérindien, on peut déjà parler de bribes de tradition orale. Cependant, il s'agit le plus souvent de paroles arrangées au goût de la pensée européenne, et leur pertinence s'en trouve dès lors bien amoindrie. Prenons comme exemple une lettre du Père LOMBARD (1730) dans laquelle il cite les paroles d'un Indien Galibi qu'il a refusé de baptiser : "Pourquoi

donc ne m'avez-vous pas nommé ? Y a-t-il en moi quelque chose qui vous déplaît ? Exigez-vous encore quelque chose de moi ? N'ai-je pas renoncé aux superstitions ? Ne sais-je pas assez bien la doctrine chrétienne ?"

Au XIX^e siècle, si nous n'avons pas encore de véritables relevés systématiques de paroles authentiques, nous trouvons déjà un souci souvent réel de relater la version indigène de tel ou tel fait. Le voyageur H. COUDREAU (1893) est à cet égard un exemple remarquable ; citons la rencontre de deux frères wayapi qui ne se sont pas vus depuis dix ans :

"- Je suis venu.

- Et moi je suis ici.

Un moment de silence.

- La rivière est bien sèche ?

- Ce sont les roches qui portent le canot.

Et cela continue. Petit à petit, on s'informe de la santé, de la famille, des amis, des récoltes, des voyages faits, des morts, des mariages, des naissances. Au bout d'une demi-heure, Acara se tourne vers son frère :

- Je m'en vais.

- C'est bien.

Et Acara repart pour son village." (IBID. p. 316-17).

Si de tels dialogues peuvent effectivement être considérés comme des citations authentiques, il n'y en a que très peu qui aient une quelconque profondeur historique.

Les travaux plus proches de nous, ceux de DE GOEJE (1941), AHLBRINCK (1931), NIMUENDAJU (1926) et du père DELAWARDE (1966) fournissent bien quelques témoignages des Amérindiens sur leur passé, pourtant l'orientation de ces savants tend beaucoup plus vers une interprétation anthropologique qu'historique des données recueillies. Ils accordent en général plus d'intérêt aux légendes qu'aux traditions historiques.

Avec HURAUULT (1968, 1972) commencent vraiment les relevés systématiques de tradition orale. Cependant, si cet auteur s'efforce de se référer sans cesse aux paroles de ses informateurs, il impose quelquefois à ses textes des limitations subjectives : "Nous avons dû résumer un certain nombre de passages dans lesquels, de toute évidence, l'imagination du conteur l'entraînait loin de son sujet ; ces passages sont placés entre parenthèses". (HURAUULT, 1968, p. 117).

III) LES AUTRES DONNEES

1) Données ethnolinguistiques

L'apport de la linguistique à l'ethnologie est évidemment aussi récent que l'essor de cette science et relève tout particulièrement du travail comparatif. Dès lors où la recherche sémantique ou étymologique fournit des données utilisables pour la compréhension de la culture, elle en fournit secondairement d'autres à valeur diachronique.

Ainsi lorsqu'un Wayapi dit à propos d'un poisson "Walapa/ était appelé /Kuyuyu/ par nos anciens" il oblige l'ethnologue à se tourner à la fois vers le passé (quand et pourquoi ce changement ?) et vers d'autres langues (à quelles familles linguistiques appartiennent ces mots ?).

Il n'y a pas de limites qualitatives à de tels indices sinon celle de la notation linguistique. Le champ de renseignements est donc extrêmement large : cartes, documents d'archives, relevés de traditions orales, récits de voyages ... bref la totalité des écrits consacrés de près ou de loin aux Amérindiens des Guyanes.

La connaissance moderne des langues en présence permet de tempérer les hypothèses trop vite bâties. L'examen des noms des ethnies du bassin de l'Oyapock au XVIII^e siècle montre que nous étions en présence d'ethnies en partie de langue Karib, en partie de langue Tupi, alors que le géographe COUDREAU, à partir d'une citation ambiguë du Père FAUQUE (1728) en fait uniquement des populations de langue Karib.

Les éléments ethnolinguistiques peuvent être considérés comme des données primaires libérées de toute subjectivité dont les trois utilisations principales peuvent être :

- l'identification linguistique des populations éteintes.
- l'appréciation des contacts intertribaux : pourquoi et quand, les Wayapi ont-ils adopté de nombreux mots Karib (Galibi et Wayana) pour les plantes et les animaux ? Pourquoi certains termes de parenté sont-ils communs aux populations de langues Tupi et Karib en Guyane ? ...
- les modifications ou la disparition de traits de culture. Prenons un exemple : les Wayapi emploient actuellement le mot "sawalapa" pour désigner le couteau à double tranchant en bois d'arc, destiné à tasser les fils de trame sur le métier à tisser. Or, dans un chant guerrier, le même mot est appliqué à un casse-tête à double tranchant. La forme des casse-têtes "modernes" étant assez différente, il y a là un maillon de changement technologique ...

2) Données de l'archéologie

Jusqu'à ces toutes dernières années, les fouilles archéologiques en Guyane ont été à peu près inexistantes. Par ailleurs, quelques inventaires de sites ont été dressés pour l'ensemble du pays par REICHLÉN (1943), ABONNENC (1953) et complétés par TURENNE (1978). En l'absence d'études stratigraphiques et d'études méthodiques des styles de poteries, aucune série de couches archéologiques n'a pu être sérieusement dégagée.

Tout au plus le sauvetage du site de la Pointe Gravier par le pédologue TURENNE (1973) a-t-il permis d'établir l'ancienneté relative de l'occupation de l'île de Cayenne (2500 BP).

De la fréquence et de la localisation des gisements de poterie de surface et des polissoirs, on peut cependant dégager la densité du peuplement selon les régions et les focalisations de l'habitat par rapport au milieu bio-géographique.

Ces données mises en corrélation avec les traditions orales peuvent conduire à des hypothèses fructueuses.

Enfin, l'absence d'archéologie moderne en Guyane est fort heureusement suppléée par les travaux méthodiques conduits au Surinam et au Brésil (en Amapa). Il est ainsi possible de faire appel aux travaux de EVANS et MEGGERS (1949) et de BUNNERMAN (1974) pour tout ce qui concerne les migrations anciennes. Les connaissances géologiques et pédologiques récentes (CHOUBERT, 1957, LEVEQUE, 1962) permettent secondairement des corrélations. Depuis quelques années, des recherches entreprises par des amateurs éclairés (J.F. TURENNE, D. GROENE, H. PETITJEAN-ROGET, D. ROY), tant sur le Maroni, l'île de Cayenne que le bas Oyapock, aujourd'hui heureusement regroupées au sein de la jeune Association Guyanaise d'Archéologie et d'ethnologie, semblent devoir permettre de combler bien des lacunes.

3) Données ethnoscientifiques.

Les recherches en ethnoscience qui se développent depuis vingt ans parallèlement soit à l'écologie, soit à la linguistique, permettent de mieux comprendre les différentes ordonnances de l'univers et de mieux apprécier le poids du milieu sur l'organisation des sociétés.

Comme dans le cas des données ethnolinguistiques, ces recherches fournissent en deuxième lieu des éléments utilisables diachroniquement et comparativement dans l'espace.

Les connaissances en ethno-botanique en particulier peuvent être utilisées fructueusement. Bien qu'il ne puisse s'agir de phytochronolo-

gie, des observations plus modestes, par exemple sur la domestication ou la spontanéité d'espèces dans les divers territoires des ethnies observées, permettent de mettre en évidence des contacts historiques qui, de par l'absence d'archéologie guyanaise, resteraient sans cela occultes.

L'importance des contacts et des migrations peut de plus être appréciée par l'étude des nomenclatures zoologiques ou botaniques suivant un principe simple : lorsqu'une ethnie change de milieu biogéographique, elle peut, pour nommer les nouvelles espèces qu'elle rencontre, soit transposer son lexique zoologique et botanique antérieur, soit emprunter un lexique nouveau aux populations avec qui elle entre en contact.

D'autres repères historiques enfin, peuvent être fournis par la confrontation de nos connaissances sur le milieu et le folklore. Par exemple dans l'important chant /pilau/ "les grands poissons", les Wayapi donnent la prééminence à l'espèce /pilauluku/ (Arapaima gigas) dont les plus proches représentants fréquentent les eaux à 500 Km au Sud de leur territoire actuel. De tels chants sont des indices sûrs de localisation ancienne dans des biotopes différents, et par conséquent, joints à d'autres éléments, témoignent d'un écosystème également différent.

C O N C L U S I O N

On voit donc qu'en s'appuyant sur une recherche très diversifiée, il est possible, dans la mesure où les inévitables lenteurs et la patience à toute recherche en sciences humaines sont admises, de reconstituer le passé des populations amérindiennes de Guyane.

Pierre G R E N A N D